

quand Arbouзов, après avoir retiré sa chemise empestée et le tricot de rigueur chez les gens du cirque, demeura nu jusqu'à la ceinture, le petit docteur se frotta les mains de plaisir, examinant l'athlète sur toutes les coutures, admirant ce grand corps rosâtre, soigné, dont les muscles saillaient, durs comme du bois.

— Sapristi, quel Hercule! dit-il en pétrissant à tour de rôle, de ses doigts minces et tenaces, les épaules d'Arbouзов. Ma parole, on dirait un cheval. On pourrait faire, d'après votre corps, une leçon d'anatomie; pas besoin d'atlas! Allons, mon ami, pliez le bras au coude.

L'athlète soupira et, regardant avec indolence son bras gauche, le plia, ce qui fit apparaître au-dessus de l'articulation, sous la peau mince distendue, une boule élastique roulant vers l'épaule, de la grosseur d'une tête d'enfant. En même temps, au contact des doigts froids du médecin, le torse nu d'Arbouзов se couvrit soudain de petites ampoules dures.

— Oui, mon brave, le bon Dieu ne s'est pas montré chiche envers vous, poursuivit le docteur émerveillé. Quels biceps! Et voici ce que nous appelons, en anatomie, les muscles supinateurs et pronateurs. Tournez le poing, comme si vous faisiez jouer une clef. Parfait. Vous les voyez fonctionner? Et ceci, — vous sentez, je tâte à l'épaule, — ce sont les deltoïdes. Les vôtres rappellent des épaulettes... Ah! vous êtes un gail-

lard. Que serait-ce si vous boussuliez quelqu'un... par mégarde? Hein? Ou si l'on vous heurtait... dans l'obscurité? Hein? Je crois qu'on n'en ménerait pas large! Hé! hé! hé! Alors, nous nous plaignons d'insomnie et de lassitude générale?

L'athlète souriait, l'air gêné et bon enfant. Bien qu'habitué depuis longtemps à paraître demi-nu devant les gens habillés, il se sentait mal à l'aise en présence du débile médecin, et avait presque honte de son grand corps vigoureux, musclé.

— Je crains d'avoir pris froid, docteur, dit-il d'une voix grêle, un peu rauque, qui contrastait avec ses formes massives. Surtout que nos loges sont déplorables; ça souffle de partout. Durant la représentation, vous ne l'ignorez pas, on transpire, et il faut se rhabiller aux courants d'air. C'est ainsi qu'on attrape du mal.

— Vous n'avez pas mal à la tête? Vous ne toussiez pas?

— Non, pas de toux, mais la tête, — Arbouзов passa la main sur sa nuque rase, — la tête, à vrai dire, ne va pas bien. Elle ne me fait pas mal, mais comme ça... une sensation de lourdeur... De plus, je dors mal. Surtout au début. Voyez-vous, le sommeil me gagne, et tout à coup c'est comme si on me projetait sur mon lit; comprenez-vous, comme si j'avais peur de quelque chose; même que, d'effroi, mon cœur bat à grands coups. Et ainsi trois, quatre fois; je me réveille tout le temps. Et le matin,

ça ne va pas : la tête... un malaise général...

— Vous ne saignez pas du nez?

— Parfois, docteur.

— Hum, voilà... traîna Loukhovitsine qui, levant les sourcils, les baissa aussitôt. Vous traitez sans doute beaucoup ces temps-ci? Vous vous fatiguez?

— Beaucoup, docteur. C'est maintenant le carnaval. Il faut chaque jour travailler avec des poids. Parfois deux fois par jour. Et puis tous les deux jours, en plus des numéros ordinaires, il faut lutter. Pour sûr, on se fatigue...

— En effet, acquiesça le médecin en hochant la tête. Nous allons vous ausculter. Ecartez les bras. Parfait. Respirez maintenant. Ne vous pressez pas. Respirez plus fort. plus régulièrement.

Le petit docteur, qui venait à peine à la poitrine d'Arbouzov, lui appliqua le stéthoscope et se mit à ausculter. Fixant d'un air craintif la nuque du médecin, Arbouzov aspirait bruyamment l'air et le rejetait, les lèvres allongées, pour ne pas souffler sur la rate fisse et lustrée.

Son examen terminé, Loukhovitsine s'assit au coin de son bureau, les jambes croisées, les mains aux genoux. Son visage en lame de couteau, qui saillait, large aux pommettes, se fit grave, presque sévère. Après un instant de réflexion, il déclara en fixant par-dessus l'épaule d'Arbouzov les rayons chargés de livres :

— Je ne trouve rien de dangereux, mon ami, bien qu'on puisse tenir ses palpitations et le saignement de nez pour de délicats avertissements de l'autre monde. Vous avez une tendance à l'hypertrophie du cœur. C'est une maladie à laquelle sont sujets tous les gens adonnés à un travail musculaire intense : forgerons, matelots, gymnastes, etc. Par suite d'une tension constante et excessive, les parois de leur cœur se dilatent extraordinairement, et il en résulte ce que nous appelons *cor bovinum*, c'est-à-dire, un cœur de bœuf. Un beau jour, ce cœur, frappé de paralysie, refuse de fonctionner; et alors, bonsoir, la farce est jouée. Ne vous inquiétez pas, vous êtes encore loin de ce moment désagréable; mais, en tout cas, je vous conseille de vous abstenir de spiritueux et autres excitants. Compris? demanda Loukhovitsine en tambourinant légèrement sur la table et en regardant Arbouzov du coin de l'œil.

— Compris, docteur.

— Quant au reste, l'abstinence s'impose. Vous comprenez ce que je veux dire?

L'athlète, en train de boutonner sa chemise, esquissa en rougissant un sourire gêné.

— Je comprends,... du reste, vous n'ignorez pas, docteur, que dans notre profession, la modération est de rigueur. Au reste, on n'a pas le temps d'y penser.

— Fort bien, mon ami. Puis vous vous repo-

seriez un jour ou deux, davantage si possible. Vous luttez aujourd'hui contre Reber, je crois? Tâchez de remettre le match à une autre fois... Impossible? Eh bien, faites-vous porter malade, voilà tout. Quant à moi, je vous le défends catégoriquement vous entendez? Montrez-moi votre langue. Justement, elle est chargée. Vous vous sentez faible, mon ami? Hé! Parlez sans ambages. Je ne vous trahirai pas, pourquoi diable avoir peur! Les prêtres et les médecins sont payés pour garder les secrets d'autrui. Ça ne va pas du tout, hein?

Arbouzov avoua qu'en effet, il se sentait mal. Parfois il éprouvait de la faiblesse et de l'appathie, pas d'appétit, des frissons le soir. Si le docteur lui prescrivait des gouttes?

— Non, mon ami, décidément, vous n'êtes pas en état de lutter, dit le docteur d'un ton décidé, en se levant de la table. Vous le savez, je ne suis pas novice en ces matières, et aux lutteurs de ma connaissance je répète toujours la même chose. Avant un match, observez quatre règles : d'abord bien dormir la veille; puis, prendre dans la journée un repas fortifiant; en troisième lieu, entrer en lutte l'estomac vide; enfin, quatrèmement, au point de vue psychologique ne pas douter une minute de la victoire. Comment voulez-vous combattre si vous êtes, dès le matin, en proie aux idées noires?... Pardonnez-moi une question indiscrete... je suis

des vôtres. Ne s'agirait-il pas d'une lutte fictive, au résultat fixé d'avance?

— Mais non, docteur, quelle idée... Depuis longtemps, Reber et moi, nous nous poursuivons à travers l'Europe. Même que la caution est pour de bon et non pour la réclame. Lui et moi avons versé chacun cent roubles aux mains d'un tiers.

— Pourtant je ne vois pas pour quelle raison le match ne saurait être remis.

— Au contraire, docteur, il y a des raisons très sérieuses. Jugez-en vous-même. Notre lutte a lieu en trois matches. Reber a gagné le premier, moi le second; le troisième sera donc décisif. Nous nous connaissons si bien l'un et l'autre que l'on peut dire avec certitude qui gagnera la troisième manche. Alors, si je ne suis pas sûr de moi, qu'est-ce qui m'empêche de tomber malade, de boiter, etc., et de retirer mon argent? Dans ce cas, pourquoi Reber aurait-il lutté les deux premières fois? Pour son plaisir? Voilà pourquoi, docteur, aux termes de notre convention, celui qui tombe malade le jour du match décisif est considéré comme battu et perd son argent.

— Mauvaise affaire, dit le docteur en fronçant les sourcils. Eh bien, mon ami, au diable ces cent roubles, hein?

— Deux cents, docteur, rectifia Arbouzov. D'après mon contrat avec la direction, je paie cent roubles de dédit, si je fais défaut le jour de

la représentation, fût-ce pour cause de maladie.

— Eh bien, au diable... les deux cents roubles, dit le docteur fâché. A votre place, je refuserais quand même... Mieux vaut les perdre, la santé avant tout. D'ailleurs, mon ami, vous risquez également de perdre votre caution, en luttant, malade, contre un adversaire aussi dangereux que cet Américain.

Arbouzov hochà la tête avec assurance: un sourire méprisant se dessina sur ses lèvres charnues.

La belle affaire! proféra-t-il d'un ton dédaigneux. Reber ne pèse que cent kilos, il me vient à peine au menton. Vous verrez que je le tomberai en trois minutes. Je l'aurais mis par terre dès le premier match s'il ne m'avait pas acculé aux cordes. A franchement parler, le jury n'aurait pas dû admettre une victoire aussi déloyale. D'ailleurs, le public a protesté.

Le docteur eut un sourire malicieux à peine perceptible. Mêlé constamment à la vie du cirque, il connaissait la vantardise imperturbable de tous les lutteurs, athlètes et boxeurs, ainsi que leur tendance à rejeter leur défaite sur des causes fortuites. Il prescrivit à Arbouzov de prendre du bromure une heure avant le match, et d'une tape amicale dans le large dos de l'athlète, il le congédia en lui souhaitant bonne chance.

II

Arbouzov sortit. C'était le dernier jour du carnaval, tardif cette année. Il faisait encore froid; mais on sentait dans l'air l'odeur vague, subtile, du printemps, qui chatouillait la poitrine. Sur la neige sale par les véhicules, deux files de traîneaux glissaient silencieusement en sens contraire; et les cris des cochers retentissaient avec une sonorité douce. Aux carrefours, on vendait des pommes trempées, dans des baquets blancs tout neufs; du nougat coulé sur leur de neige; des ballons qui, s'élevant en grappes multicolores, planaient au-dessus des passants, dont le flot tumultueux noircissait les trottoirs; leurs mouvements tantôt saccadés, tantôt ralentis, avaient une gaieté printanière, enfantine.

Au grand air, Arbouzov, qui chez le médecin se sentait presque bien, éprouva de nouveau une sensation accablante. Sa tête lui semblait énorme, alourdie, quasi vide et chaque pas y résonnait désagréablement. Il avait un goût de brûlé dans la bouche et dans les yeux, une douleur sourde comme si quelqu'un avait appuyé dessus avec les doigts; quand il promenait son regard d'un objet

à l'autre, deux grandes taches jaunes l'accompagnaient sur la neige, sur les maisons et sur le ciel.

A un carrefour, son propre nom, étalé en grosses lettres sur une colonne lui sauta aux yeux. Machinalement, il s'approcha. Parmi les placards bariolés annonçant les divers spectacles, il reconnut l'affiche rouge du cirque sur laquelle un papillon vert était collé. Arbouzov lut avec indifférence d'un bout à l'autre, comme en rêve :

CIRQUE DUVERNOIS FRÈRES

*Aujourd'hui, troisième match décisif
de lutte franco-romaine*

entre le célèbre champion américain

JOHN REBER

et le fameux lutteur et berceur russe

ARBOUZOV

pour un enjeu de cent roubles.

Voir les détails au programme.

Deux ouvriers s'arrêtèrent devant la colonne — des serruriers à en juger par leurs visages tachés de suie; l'un d'eux se mit à lire tout haut l'affiche en estropiant les mots. Arbouzov entendit son nom, qui lui parut un son vague dénué de sens, comme il arrive parfois lorsqu'on répète

longtemps de suite le même mot. Les ouvriers reconnurent l'athlète. L'un d'eux poussa son camarade du coude, et s'écarta respectueusement. Arbouzov se détourna d'un air fâché, fourra les mains dans les poches de son pardessus et poursuivit son chemin.

La matinée avait déjà pris fin. Comme l'arène n'était éclairée que par un vitrage couvert de neige, le cirque semblait, dans la pénombre, un hangar immense, vide et glacé.

En entrant, Arbouzov distingua avec peine les chaises du premier rang, le velours des barrières, la dorure des loges et les piliers blancs où étaient cloués des écussons figurant des monogrammes, des têtes de chevaux, des masques de clowns. L'amphithéâtre et les galeries se perdaient dans l'obscurité. En haut, sur la coupole, suspendus à des poulies, luisaient l'acier et le nickel d'engins gymnastiques : échelles, anneaux, barres fixes, trapèzes.

Dans l'arène, deux hommes se débattaient sur le sol. Arbouzov les considéra longtemps en clignant des yeux, avant de reconnaître son adversaire, le lutteur américain qui, comme tous les jours, s'entraînait avec un de ses aides et compatriotes, Harvan. Dans l'argot des professionnels, ces aides s'appellent des « lousps » ou des « roquets ». Accompagnant dans tous ses déplacements un lutteur célèbre, ils l'aident à s'entraîner, s'occupent de sa garde-robe, le frictionnent de

leurs mains rudes après la douche matinale, lui rendent enfin une foule de menus services.

Comme les « loups » se recrutent, soit parmi de vieux lutteurs de force moyenne, soit parmi de jeunes athlètes peu sûrs d'eux-mêmes, qui ne possèdent pas encore tous les secrets du métier, ils ne remportent que de rares victoires. Cependant, avant de se mesurer à un lutteur sérieux, un champion ne manque jamais de lâcher contre lui ses « roquets », afin d'observer les avantages, les côtés faibles et les bévues habituelles de son futur adversaire. Reber avait déjà lâché contre Arbouzov un de ses aides, l'Anglais Simpson, lutteur de second ordre, gauche et mal dégrossi, mais connu parmi les athlètes pour sa force monstrueuse du poignet et des doigts. Arbouzov avait deux fois tombé l'Anglais, presque en se jouant, avec des trucs à effets, qu'il ne se fût pas risqué à employer contre un lutteur tant soit peu dangereux. Reber avait, dès ce moment, noté les principaux défauts et avantages d'Arbouzov : poids lourd, haute taille, énorme force musculaire des bras et des jambes, hardiesse et décision, beauté plastique, des mouvements provoquant toujours la sympathie du public; mais aussi faiblesse relative des poignets et du cou, respiration courte, ardeur excessive. Il décida qu'avec un tel adversaire il convenait de se tenir sur la défensive en l'épuisant, en l'irritant jusqu'à ce qu'il succombât; d'éviter les prises par

devant et par derrière dont il serait difficile de se dégager; et surtout de savoir endurer les pressions attaques, où ce navage russe déployait une vigueur et une énergie vraiment monstrueuses. Reber s'en tint à ce système dans les deux premiers matches, dont il avait gagné l'un et perdu l'autre.

Une fois habitué au demi-jour, Arbouzov distinguait nettement les deux athlètes. Ils portaient des tricots gris laissant les bras nus, de larges ceintures de cuir, des pantalons assujettis aux cous-de-pied par des courroies. Reber se trouvait dans l'une des positions les plus difficiles et les plus critiques, celle que l'on nomme « le pont ». Couché par terre, en contact avec le sol par la nuque d'un côté et de l'autre par les talons, les reins fortement cambrés, et maintenant l'équilibre avec ses mains enfoncées dans le sable, son corps figurait ainsi un arc vivant et souple, tandis que Harvan, à califourchon sur le ventre bombé et la poitrine du champion, employait toutes ses forces à réduire cette masse de muscles saillants, à la renverser, à l'acculer au sol.

Chaque fois que Harvan imprimait une nouvelle secousse, les deux lutteurs ahanant, soupiraient et reprénaient péniblement haleine. Grands, lourds, comme figés sur l'arène, ils rapelaient, à la lumière incertaine diffusée dans le cirque vide, deux crabes gigantesques aux pinces enchevêtrées.

Comme la conscience professionnelle des athlètes leur interdit d'assister aux exercices d'un adversaire, Arbouзов contourna la barrière en feignant de ne pas apercevoir les lutteurs et se dirigea vers la sortie menant aux loges des artistes. Tandis qu'il soulevait le lourd rideau rouge qui séparait la piste des corridors, quelqu'un le souleva de l'autre côté, et Arbouзов eut devant lui, sous un haut de forme luisant planté de guingois, les moustaches noires et les yeux noirs rieurs de son grand ami, l'acrobate Antonio Batisto.

— *Buono giorno*, mon cher monsieur Arbouзов, s'exclama l'acrobate d'une voix trépidante, avec un sourire où brillaient ses belles dents blanches, les bras grands ouverts comme s'il voulait étreindre Arbouзов. Je viens seulement d'achever ma répétition. Si nous prenions quelque chose? Un petit verre de cognac, hein? Seulement, ne me cassez pas la main.

Tout le monde au cirque, depuis le directeur jusqu'aux palefreniers, aimait cet acrobate. C'était un artiste exceptionnel, aux talents multiples : habile à jongler, à travailler au trapèze, à dresser des chevaux en haute école, à monter des pantomimes, il se distinguait surtout dans l'invention de nouveaux numéros, ce qu'on appréciait particulièrement dans un monde où l'art, par essence même, ne progresse guère et

demeure presque ce qu'il était au temps des empereurs romains.

Tout, en lui, plaisait à Arbouзов : son caractère gai, sa générosité, sa délicatesse raffinée, remarquable même parmi les artistes de cirque qui, hors de la piste où la tradition admet une certaine rudesse d'allures, font preuve d'une politesse de gentlemen. Malgré sa jeunesse, il avait déjà parcouru toutes les grandes villes du monde, et passait partout pour le plus gentil des camarades. Il possédait également mal toutes les langues de l'Europe et les mêlait constamment dans la conversation, estropiant les mots, peut-être à dessein, car dans tout acrobate il y a un clown en puissance.

— Savez-vous où est le directeur? demanda Arbouзов.

— A l'écurie, pour voir un cheval malade. Mais allons donc au buffet. Je suis enchanté de vous voir, savez-vous, *ma petite térie?* dit soudain Antonio en riant lui-même de sa prononciation et en passant son bras sous celui d'Arbouзов.

Au buffet, ils prirent un petit verre de cognac et mâchèrent une tranche de citron saupoudrée de sucre. Arbouзов éprouva d'abord à l'estomac une sensation de froid, puis de chaleur agréable. Mais aussitôt la tête lui tourna; une torpeur l'envahit.

— Oh! bien sûr, vous allez remporter la vic-

toire, dit Antonio en faisant rapidement tourner sa canne entre les doigts de sa main gauche, et en découvrant ses dents blanches, symétriques sous sa moustache noire. Vous êtes un si gentil garçon, un lutteur si beau, si fort. J'ai connu un athlète remarquable nommé Karl Abs. Et maintenant *er ist gestorben*, il est *mouru*. Oh! bien qu'Allemand, c'était un grand professeur! Il disait une fois : la lutte française, c'est une bagatelle... Un bon lutteur, *ein guter Kämpfer*, doit avoir peu de choses : un cou de taureau, un dos de portefaix, le bras long avec le muscle dur *und ein gewaltiger Griff*... Comment dites-vous ça? (Antonio serra et desserra à plusieurs reprises devant son visage les doigts de sa main droite.) Ah ouï! des doigts très forts. Et puis il faut aussi un pied solide et, bien entendu, le plus grand... comment dit-on?... le plus grands poids dans le corps. Si l'on ajoute un cœur sain, des pounmons de cheval, puis un peu de sang-froid, d'audace, et aussi savoir les règles de la lutte, voilà en fin de compte toutes les bagatelles qu'il faut pour faire un bon lutteur! Ha, ha, ha!

Riant de sa plaisanterie, Antonio prit Arbuzov sous le bras, comme s'il voulait le chatouiller; mais son visage devint aussitôt sérieux. Sa belle figure hâlée, mobile, offrait une particularité surprenante. En cessant de rire, elle prenait un air dur, sombre, presque tragique; et ce

changement d'expression était si brusque qu'Antonio paraissait avoir deux visages, l'un rieur, l'autre sérieux, et remplacer l'un par l'autre à volonté sans qu'on sût comment.

— Assurément, Reber est un rival dangereux... En Amérique, ils luttent comme des bouchers. J'ai vu ça à Chicago et à New-York... Fil quelle horreur!

Avec son expressive mimique italienne, Antonio se mit à donner des détails intéressants sur les lutteurs américains. Ils admettent les trucs cruels et dangereux formellement interdits dans les arènes européennes. Là-bas, les lutteurs se prennent à la gorge, compriment la bouche et le nez de l'adversaire, lui serrent la tête comme dans un étoupe au moyen du *collier de fer*, lui font perdre connaissance par une pression adroite de la carotide. On se transmet de maîtres à élèves de redoutables procédés occultes, dont les médecins eux-mêmes ne s'expliquent pas toujours l'effet. La connaissance de ces secrets permet par exemple, à l'aide d'un coup léger et comme fortuit sur les triceps, de paralyser pour une minute le bras de l'adversaire ou, par un mouvement imperceptible, de lui causer une douleur intolérable qui lui fait oublier toute prudence. Reber avait récemment été poursuivi à la suite d'un match soutenu à Lodz contre l'athlète polonais Wladislowski. Au moyen d'un tour de bras, il avait saisi celui de son adversaire par-dessus

son épaule et s'était mis à le ployer, malgré les protestations du public et de Wladislawski, dans un sens opposé à l'articulation, et cela jusqu'à ce qu'il lui eut déchiré les tendons reliant à l'épaule l'avant-bras. Les Américains n'ont aucun amour-propre artistique, ils luttent uniquement pour l'argent. Le rêve de l'athète américain, c'est d'amasser cinquante mille dollars, pour engraisser aussitôt, s'avachir et ouvrir quelque part, à San-Francisco, un cabaret où, à l'insu de la police, fleurissent les combats de rats et les formes les plus cruelles de la boxe.

Tout cela, y compris le scandale de Lodz, était depuis longtemps connu d'Arbouzov. Plus qu'au récit d'Antonio, il s'intéressait à ses propres sensations bizarres et malades. Parfois il lui semblait que le visage d'Antonio se rapprochait tout à fait du sien; chaque mot résonnait si fortement qu'il en résultait une vibration sourde dans sa tête. Mais, une minute après, Antonio commentait à reculer et s'éloignait toujours davantage, jusqu'à ce que sa figure devint confuse et ridiculement petite; alors sa voix se faisait basse et faible, comme s'il parlait avec Arbouzov par téléphone ou à travers plusieurs pièces. Le plus étonnant, c'est que l'alternance de ces impressions dépendait d'Arbouzov lui-même et variait suivant qu'il s'abandonnait à la somnolente langueur qui l'envahissait ou qu'il la secouait par un effort de volonté.

— Je ne doute pas que vous tombiez cet animal de Reber. C'est une brute, comme qui dirait un porteur d'eau, un cordonnier, un tailleur. Il n'a rien là... dans le cœur... ni sentiment ni tempérament. Ce n'est qu'un vil boucher, tandis que vous êtes un véritable artiste. J'ai toujours du plaisir à vous regarder travailler.

Le directeur, petit homme obèse, sans cou, jambes minces, épaules en accent circonflexe, haut de forme sur la tête et pelisse déboutonnée, haut de forme en coup de vent dans le buffet. Son visage rond de bouledogue, ses épaisses moustaches, l'expression cruelle des sourcils et des yeux, lui donnaient une étrange ressemblance avec Bismarck. Antonio et Arbouzov portaient la main à leur chapeau. Le directeur en fit autant et aussitôt, comme s'il s'était longtemps contenu et n'attendait qu'une occasion, se répandit en injures contre un palefrenier qui l'avait irrité.

— Figurez-vous que ce manant, cette canaille a abrevé un cheval en sueur. Je porterai plainte au juge de paix, et le greffin me payera trois cents roubles d'amende. Je... que le diable l'emporte!... Je vais lui casser la gueule, il fera connaissance avec ma cravache...

En proie à cette idée fixe, il tourna rapidement les talons, et, trotinant sur ses jambes grêles, courut à l'écurie. Arbouzov le rejoignit à la porte...

— Monsieur le directeur...

L'autre s'arrêta brusquement et, l'air toujours revêché, l'attitude expectante, fourra les mains dans les poches de sa pelisse.

Arbouzov le pria de remettre le match au lendemain ou au surlendemain. S'il y consentait, Arbouzov donnerait en échange, en sus de ses engagements, deux ou trois exercices avec des poids. M. le directeur ne voudrait-il pas en même temps se charger de parler avec Reber au sujet de ce changement de date?

Le directeur écoutait l'athlète, tourné de côté et en regardant par la fenêtre. Quand Arbouzov eut fini, il le fixa de ses yeux durs, aux poches terreuses, et trancha laconiquement :

— Cent roubles de dédit.

— Monsieur le directeur...

— Pardi, je le sais bien, que je suis directeur ! interrompit l'autre avec impatience. Arrangez-vous avec Reber, ça ne me regarde pas. Je m'en tiens au contrat, qui prévoit un dédit.

Il tourna brusquement le dos à Arbouzov et se dirigea en clopinant vers la porte ; mais arrivé là il s'arrêta, se retourna et tout à coup, tremblant de colère, le visage empourpré, le cou gonflé, les yeux hors de la tête, les bajoues tressautantes, hurla :

— Sapristi ! Mon meilleur cheval se meurt, une canaille de palefrenier lui a stupidement donné à boire, et vous venez me relancer pour

des bêtises ! Mais de par tous les diables, c'est aujourd'hui le dernier jour de cet idiot de carnaval ; il ne me reste pas un strapontin, et si je supprime la lutte, le public me fera *ein grosses Skandal* ! Il voudra être remboursé et me démolira mon cirque, *Schwamm drüber* ! Je ne veux rien savoir...

Et il sortit du buffet en fermant la lourde porte avec une telle violence que les verres tintèrent sur le comptoir en rendant un son grêle.

III

Après avoir pris congé d'Antonio, Arbouzov rentra chez lui.

Avant la lutte, il lui fallait dîner et tâcher de dormir, pour se rafraîchir un peu la tête. Mais de nouveau, dès qu'il fut dehors, il se sentit malade. Le brouhaha de la rue lui paraissait lointain, irréel : il croyait examiner un étrange, un mouvant tableau. En traversant les rues, il craignait d'être atteint et renversé par les chevaux.

Il habitait un garni non loin du cirque. Dès l'escalier il perçut l'odeur qui régnait toujours dans les corridors, odeur de cuisine, de pétrole et de souris. En gagnant sa chambre à tâtons par

le couloir sombre, Arbouзов s'attendait à heurter quelque obstacle dans l'obscurité; à ce sentiment d'attente anxieuse se mêlait malgré lui une sensation d'angoisse et la conscience de son isolement.

Il n'avait pas faim, mais lorsqu'on lui eut monté le déjeuner de la gargote *Furka*, il se força à avaler quelques cuillerées d'une soupe aux betteraves qui sentait le torchon malpropre, et la moitié d'une côtelette flamandaise baignant dans une sauce aux carottes. Après le repas, il eut soif. Il envoya le gamin chercher de la bière et s'allongea sur son lit.

Aussitôt, il lui sembla que le lit oscillait doucement et flottait sous lui, comme un bateau, tandis que les murs et le plafond se déplaçaient du côté opposé. Mais cette sensation n'avait rien d'effrayant ni de pénible; au contraire, une molle langueur l'envahissait toujours davantage. Le plafond enfumé, que sillonnaient comme des veines de minces fissures sinueuses, tantôt reculait très haut, tantôt se rapprochait tout à fait, et le rythme de ses oscillations énervait, incitait au sommeil.

De l'autre côté du mur, c'était un bruit de tasses; dans le corridor résonnaient sans cesse des pas pressés, étouffés par le tapis; la fenêtre apportait le bourdonnement confus de la rue. Tous ces sons s'enchaînaient, rivalisant entre eux, et soudain, confondus pour quelques ins-

tants, s'ordonnaient en une mélodie merveilleuse, si belle, si inattendue qu'elle chatouillait la poitrine et donnait envie de rire.

S'étant mis sur son séant pour boire, l'athlète examina sa chambre. Dans le crépuscule lias, les meubles lui paraissaient différents de leur aspect habituel : ils avaient une expression bizarre, énigmatique, vivante. La commode trapue, sérieuse, la haute armoire étroite à l'air pratique, mais dur et moqueur, la brave table ronde, le miroir coquet, tous surveillaient Arbouзов avec une vigilance menaçante.

— J'ai la fièvre », songea-t-il. Il répéta tout haut : « J'ai la fièvre », et sa voix résonna à ses oreilles comme un son lointain, dénué de sens.

Bercé par l'oscillation du lit, les yeux en proie à une agréable torpeur, Arbouзов tomba dans un délire saccadé, inquiet, tout-en-éprouvant, comme à l'état de veille, la même alternative d'impressions. Tantôt il lui semblait mouvoir à grand-peine et entasser l'un sur l'autre des blocs de granit aux flancs polis, durs au toucher, mais qui en même temps cédaient sous sa main comme de l'ouate. Puis ces blocs s'écroutaient et il ne restait que quelque chose d'uni, de mouvant, de sinistrement calme. Cela n'avait pas de nom, mais ressemblait aussi bien à la surface d'un lac qu'à un mince fil de fer, qui, s'allongeant indéfiniment, gringait avec une monotonie fatigante.

Mais le fil de fer disparaissait, et, de nouveau, Arbouзов entassait d'énormes blocs qui s'écroutaient avec fracas, et, de nouveau, il ne restait que le fil de fer sinistre. En même temps, Arbouзов voyait toujours le plafond fendillé; il entendait toujours le bizarre assemblage de sons; mais tout cela appartenait à un monde étranger, hostile, mesquin, dénué d'intérêt en comparaison des rêves parmi lesquels il vivait.

Il faisait déjà sombre quand l'athlète se dressa soudain et s'assit sur son lit, en proie à un sentiment d'épouvante et d'angoisse physique intolérable, qui partait du cœur emplissant la poitrine et montait jusqu'à la gorge. Les poumons manquaient d'air; quelque chose à l'intérieur l'empêchait d'entrer. Arbouзов ouvrait convulsivement la bouche, s'efforçant de respirer; mais il n'y pouvait parvenir. Ces terribles sensations ne durèrent pas plus de trois, quatre secondes; cependant il parut à l'athlète que la crise durait depuis des années, et qu'il avait eu le temps de vieillir.

« Je vais mourir! » songea-t-il. Mais, à ce moment, une main invisible toucha le cœur immobile, comme on touche un balancier qui s'est arrêté. Après un violent soubresaut, prêt à défoncer la poitrine, il se remit à battre avec un ardeur désordonnée. En même temps le sang afflua au visage, aux bras, aux jambes, couvrant tout le corps de sueur.

Par la porte ouverte passa une grosse tête rase, aux oreilles minces, écarquillées comme les ailes d'une chauve-souris. C'était Gricha, un gamin qui aidait le garçon d'étage et qui venait prendre les ordres pour le thé. Derrière son dos, la lumière de la lampe du corridor pénétra gaie-ment dans la chambre.

— Désirez-vous le samovar, Nikite Lonytch?

Arbouзов perçut nettement les paroles, qui se gravèrent dans sa mémoire, mais il ne put venir à bout d'en comprendre la signification. Son esprit s'efforçait alors de retrouver un mot extraordinaire, rare, très important, qu'il avait entendu en rêve avant que la crise survînt.

— Nikite Lonytch, faut-il apporter le samovar? Il est six heures passées.

Tout à l'heure, Gricha¹, répondit Arbouзов qui, continuant d'entendre le gamin sans le comprendre, se rappela tout à coup le mot oublié : *Boomerang*. Ah oui! le boomerang, cette lame de bois recourbée, drôle d'aspect, que, dans un cirque, à Montmartre, lançaient de petits sauvages noirs, nus, adroits, musclés. Et aussitôt, comme dérivée de ses liens, l'attention d'Arbouзов se reporta aux paroles du gamin, qui résonnaient encore dans sa mémoire.

— Tu dis qu'il est six heures? Alors, apporte vite le samovar, Gricha.

1. Diminutif de *Grigori* (Grégoire). — H. M.

Le gamin parti, Arbouзов demeura longtemps sur son lit, les jambes appuyées au bois, scrutant les coins sombres et écoutant son cœur battre à coups précipités. Ses lèvres remuaient doucement, martelant toujours le même mot sonore qui l'avait frappé :

— *Boo-me-rang!*

IV

A neuf heures, Arbouзов se rendit au cirque. Le gamin à la grosse tête, amateur passionné de spectacles, portait son costume dans un cabas. Une vive animation régnait à l'entrée, brillamment éclairée. Les fiacres ne cessaient d'arriver l'un après l'autre et, sur un signe d'un sergent de ville, majestueux comme une statue, s'en allaient, après un virage, se ranger plus loin dans l'obscurité. On rencontrait partout les affiches rouges du cirque et les annonces vertes du match — des deux côtés de l'entrée, près des caisses, dans le vestibule — et partout Arbouзов voyait son nom imprimé en grosses lettres. Les corridors sentaient l'écurie, le gaz, la sciure de bois et l'odeur habituelle des salles de spectacle, odeur de poudre et de gants glacés. Ces senteurs qui émouvaient toujours un peu et excitaient Arbou-

зов les soirs de lutte, lui agagaient maintenant les nerfs.

Dans les coulisses, près du passage par où les artistes pénètrent sur la piste, était affiché sous un grillage le programme manuscrit de la soirée avec des titres imprimés : *Arbet. Pjerd. Kloron*. Arbouзов l'examina avec le vague et naïf espoir de n'y pas trouver son nom. Mais dans la 11^e section, en face du mot *Kamf*, figuraient deux noms grossièrement écrits par un individu à moitié illettré : Arbouзов, Reber.

Dans l'arène retentissaient le rire idiot, la voix rauque et grasseyante des clowns. Antonio Batisto et sa femme Henriette attendaient dans le passage la fin de ce numéro. Tous deux portaient le même costume de tricot violet tendre, brodé de paillettes, dont les plis chatoyaient à la lumière comme de la soie, ainsi que des souliers de satin blanc.

En guise de jupe, Henriette avait autour de la ceinture une longue crépine dorée qui brillait à chacun de ses mouvements. La blouse de satin violet, mise à même le corps, sans corset, laissait toute liberté aux mouvements du torse souple. Un long burnous blanc, jeté sur les épaules de la jeune femme, nuancait doucement sa jolie tête bronzée aux cheveux noirs.

— Eh bien, monsieur Arbouзов, dit Henriette souriante, en exhibant de dessous le burnous son bras nu, mince, mais robuste et bien fait. Com-

ment trouvez-vous nos nouveaux costumes? C'est une idée de mon Antonio. Vous viendrez voir notre numéro? Venez; je vous en prie. Vous avez le bon œil et vous me porterez bonheur.

Antonio donna une tape amicale à Arbouзов.

— Eh bien, comment va, mon pigeon? *All right!* J'ai parié sur vous avec Vincenzo une bouteille de cognac. Attention!

Un rire parcourut le cirque; des applaudissements retentirent. Deux clowns au visage enfariné, barbouillé de noir et de rouge cramoisi accoururent de la piste dans les couloirs. Un large sourire professionnel demeurerait figé sur leurs visages, mais leurs poitrines haletaient après les pénibles sauts périlleux. On les rapela; ils durent encore exécuter plusieurs tours; lorsque le public se fut calmé et que l'orchestre eut joué une valse, ils purent enfin regagner leurs loges, brusquement épuisés, à bout de forces.

Les artistes qui étaient libres ce soir-là, en habit et en pantalon à bandes dorées, firent adroitement descendre du plafond un grand filet en le fixant aux poteaux par des cordes. Puis ils se rangèrent des deux côtés du passage et lorsqu'un tira le rideau. Les yeux illuminés d'un regard caressant sous les fins sourcils énergiques, Henriette jeta son burmous sur le bras d'Arbouзов, arrangea ses cheveux d'un rapide mouvement familier, prit son mari par la main et s'élança avec grâce dans l'arène. Arbouзов les

suivit, après avoir remis le burmous à un palefrenier.

Dans la troupe, tous aimaient à regarder le travail des deux acrobates. A part la grâce et la légèreté des mouvements, les artistes admiraient en eux le sens du rythme, sorte de sixième sens qu'on ne comprend guère qu'au ballet et au cirque, mais indispensable dans tous les mouvements difficiles exécutés en musique. Sans perdre une seconde et régissant chaque mouvement sur la cadence de la valse, Antonio et Henriette montèrent lestement sur la coupole à la hauteur des galeries supérieures. Des deux extrémités du cirque, ils envoyaient des baisers au public : lui, assis au trapèze, elle debout sur un léger tabouret, recouvert du même satin violet dont était faite sa chemise, avec une frange dorée au bord et les initiales A et B au milieu.

Leur travail était si bien combiné, si harmonieux, il paraissait si facile et si simple que même les artistes qui les observaient oublièrent la difficulté et le danger de tels exercices. Le corps complètement renversé, les pieds accrochés à la barre d'acier, Antonio commença à se balancer. Se tenant des mains au trapèze, Henriette, debout sur son siège violet, suivait avec une attention extrême tous les mouvements de son mari. Tout à coup, repoussant le tabouret des pieds, elle vola à sa rencontre, le corps cambré, les jambes tendues en arrière. Son trapèze était

joua un galop effréné, tandis que, se balançant aux bras d'Antonio, Henriette agitait gaiement les jambes et les frappait l'une contre l'autre. Lancée par son mari dans le filet, elle s'y enfonça profondément; mais aussitôt repoussée comme par un ressort, elle fut sur pied et, oscillant en même temps que le filet, toute rouge, toute charmante, salua avec un sourire radieux et sincère, les spectateurs qui l'acclamaient... En la couvrant du bur nous dans la coulisse, Arbouзов remarqua sa respiration haletante et les pulsations des veinules bleues sur ses tempes...

V

La sonnette annonça l'entracte, et Arbouзов alla s'habiller dans sa loge, voisine de celle de Reber. A travers les larges fentes de la cloison édiflée à la légère, Arbouзов voyait chacun des mouvements de son voisin. En s'habillant, l'Américain sifflait, fredonnait un refrain d'une voix fausse, échangeait avec son entraîneur de laco-niques paroles au son bizarre et sourd, qui paraissait sortir des profondeurs de sa poitrine. Arbouзов ignorait l'anglais, mais chaque fois que Reber riait ou que son intonation devenait irritée, il lui semblait que l'autre parlait de lui; et

les sons de cette voix rude, assurée, lui inspiraient un sentiment grandissant d'angoisse et de faiblesse physique.

Ses vêtements retirés, un tremblement févreux lui secoua soudain les jambes, le ventre, les épaules, tandis que ses mâchoires s'entre-choquaient bruyamment. Afin de se réchauffer, il envoya Gricha chercher du cognac au buffet. L'alcool calma un peu l'athlète et le réconforta, mais ensuite, comme le matin, une lassitude générale l'envahit.

A chaque instant, des gens frappaient à la porte de la loge et entraient. C'étaient des officiers de cavalerie, aux jambes moulées dans des pantalons collants, de grands collégiens aux petites casquettes comiques, la cigarette aux lèvres, d'élégants étudiants au verbe haut. Ils touchaient tous Arbouзов aux bras, à la poitrine, au cou, admirant ses muscles tendus. Quelques-uns lui donnaient des tapes amicales dans le dos, comme à un cheval gagnant, et des conseils sur la façon de lutter. Tantôt leurs voix résonnaient lointaines aux oreilles d'Arbouзов, semblant venir de sous terre; tantôt elles déferlaient, lui causant une douleur intolérable dans la tête. Il s'habillait machinalement, ajustant avec soin sur son corps le tricot mince et assujettissant autour de son ventre une large ceinture de cuir.

L'orchestre joua; les visiteurs importuns quit-

tèrent la loge l'un après l'autre. Il ne resta que le docteur Loukhovitsine. Il prit la main d'Arbouzov, lui tâta le pouls, hocha la tête :

— C'est une pure folie de lutter dans votre état. Vous avez le pouls saccadé, les mains glacées. Regardez dans la glace comme vos pupilles sont dilatées.

Arbouzov posa ses regards sur le miroir incliné qui se trouvait sur la table; il aperçut un visage pâle, indifférent, qui lui parut étranger.

— Eh! qu'importe, docteur! laisse-t-il tomber.

Puis, posant le pied sur la chaise libre, il se mit à enrouler avec soin autour des mollets, les minces courroies de ses souliers. Quelqu'un qui courrait dans le corridor cria successivement aux portes des deux loges :

— Monsieur Reber, monsieur Arbouzov, en scène!

Une lassitude invincible s'empara soudain d'Arbouzov, il eut envie de s'étirer longtemps, voluptueusement, comme avant de s'endormir. Dans un coin de la loge gisaient, entassés pêle-mêle, des costumes circassiens destinés à la pantomime. En regardant cette défroque, Arbouzov songea qu'il serait doux de rester là, de s'allonger confortablement, la tête enfouie dans les étoffes chaudes et soyeuses.

— Il est temps, dit-il en se levant avec un soupir. Docteur, connaissez-vous le boomerang? — Le boomerang? répéta le médecin, surpris.

C'est, paraît-il, un instrument spécial avec lequel les Australiens abattent les perroquets. D'ailleurs, il sert peut-être à autre chose... De quoi s'agit-il?

— Une simple reminiscence... Allons, docteur.

Près du rideau, dans le large passage planchéié, se pressaient les habitués du cirque, artistes, employés, palefreniers; quand Arbouzov parut, ils chuchotèrent entre eux et lui firent rapidement place. Reber vint ensuite. Evitant de se regarder, les deux athlètes se tinrent côte à côte. A ce moment, Arbouzov percut avec une netteté extraordinaire combien ce qu'il allait faire était inutile, absurde, cruel. Mais, en même temps, il savait et sentait qu'il était retenu là et contrainct d'agir ainsi par une force anonyme impitoyable. Il demeurait immobile, regardant la lourde draperie avec une morne résignation.

— Peut-on commencer? demanda d'en haut une voix qui venait de l'estrade des musiciens.

— Allez-y! répondit-on d'en bas.

On entendit le coup sec de la bague du chef d'orchestre; les premières mesures d'une marche entraînante retentirent dans le cirque. Le rideau s'ouvrit brusquement; quelqu'un frappa Arbouzov à l'épaule et lui commanda d'un ton bref :

— Allez!

Coude à coude, cheminant avec une grâce pesante et assurée, toujours sans se regarder, les lutteurs passèrent entre la double haie des

artistes. Arrivés au milieu de la piste, ils se séparèrent.

Un des écuyers entra aussi dans l'arène et, se plaçant entre les athlètes, commença la lecture d'une annonce :

— Un match de lutte franco-romaine va avoir lieu entre les célèbres athlètes John Reber et Arbouzov. D'après le règlement, les lutteurs peuvent à volonté s'empoigner de la tête à la ceinture. Est considéré vaincu celui qui touche terre des deux omoplates. Il est interdit de s'égratigner, de se saisir par les jambes et les cheveux, de serrer la gorge. Ce match, le troisième et dernier, est décisif. Le vainqueur recevra un prix de cent roubles... Avant de se mesurer, les lutteurs se donnent la main, comme pour jurer qu'ils combattront loyalement et suivant les règles.

Les spectateurs écoutaient dans un silence si profond que chacun d'eux paraissait retenir son souffle. C'était sans doute le moment le plus poignant de la soirée — moment de févreuse attente. La face blême, la bouche entr'ouverte, les têtes se penchaient, les yeux s'attachaient avec une curiosité ardente aux formes des athlètes, immobiles sur la bâche qui recouvrait le sable de l'arène.

Les deux lutteurs portaient un tricot noir, grâce auquel leurs torsos et leurs jambes paraissaient plus minces et plus sveltes qu'en réalité,

leurs bras et leurs cous nus, plus massifs et plus forts. Une jambe avançant légèrement, un bras appuyé sur la hanche, la tête rejetée en arrière, Reber parcourait des yeux les galeries supérieures. Sachant par expérience que leurs sympathies iraient à son adversaire, lutteur plus jeune, plus beau, plus élégant, et portant un nom russe, il semblait par ce regard calme, dédaigneux, défer la foule qui le devisageait.

De taille moyenne, large des épaules et plus encore du bassin, le dos voûté, les bras longs, les jambes courtes, grosses et torses, comme les racines d'un arbre puissant, on eût dit une nuque de taureau qui, nette et plate, sans le moindre pli, rejoignait le cou, de même que celui-ci, en s'élargissant, se confondait avec les épaules. Cette nuque redoutable évoquait involontairement chez les spectateurs l'idée vague et craintive d'une force cruelle, surhumaine.

Arbouzov avait pris la pose classique des lutteurs, celle dans laquelle ils se font toujours photographier : les bras croisés sur la poitrine, le menton incliné. Son corps était plus blanc que celui de Reber, et d'une structure presque irréprochable. Le cou émergeait de l'échancrure du tricot comme un tronc arrondi et puissant, supportant avec aisance une belle tête aux cheveux roussâtres coupés court, au front bas, aux traits neutres. Les pectoraux, comprimés par les bras croisés, se dessinaient sous le tricot en deux

boules saillantes; sous la lumière bleuâtre des lampes électriques, les épaules rondes avaient des reflets de satin rose.

Arbouzov tenait les yeux fixés sur l'écuver qui lisait. Une fois seulement, il se détourna et regarda les spectateurs. Le cirque entier était comme submergé par une vague noire où se détaichaient en rangs symétriques, étagés l'un sur l'autre, les taches blanches et arrondies des visages. En présence de cette masse sombre, anonyme, Arbouzov eut la sensation d'un froid sinistre. Il comprit, par toutes les fibres de son être, qu'il était emprisonné dans ce cercle magique, brillamment éclairé, qu'une volonté étrangère, toute-puissante, l'avait amené là et qu'aucune force n'était capable de le faire revenir en arrière. A cette idée, l'athlète se sentit soudain sans appui, désemparé, faible comme un enfant égaré; une frayeur animale s'éveilla dans son âme, la sombre frayeur instinctive que doit éprouver le jeune taureau quand on le mène à l'abattoir sur l'asphalte ensanglanté.

Sa lecture terminée, l'écuver se retira. L'orchestre joua de nouveau avec une gaieté discrète; dans les sons clairsemés des trompettes perçait maintenant un triomphe sournois et cruel. Arbouzov se figura un moment que les sons insinuants de la marche, le sifflement plaintif des lampes, le silence poignant des spectateurs servaient de suite à sa dernière rêverie, alors qu'il avait vu

un long fil de fer monotone se tendre devant lui. Cet instant fut très pénible, et de nouveau, dans son esprit, résonna le nom bizarre de l'instrument australien.

Jusqu'alors, Arbouzov avait espéré qu'au dernier moment surgirait en lui la colère courtoise, l'assurance de vaincre, un brusque accroissement de force physique. Mais à présent, lorsque ces lutteurs se furent tournés l'un vers l'autre et que le Russe eut rencontré pour la première fois le regard aigu et froid des petits yeux bleus de l'Américain, il comprit que l'issue du match était déjà décidée.

Les athlètes marchèrent au-devant l'un de l'autre. Reber s'approchait à pas rapides, feutrés, élastiques, sa terrible nuque penchée en avant, les épaules légèrement fléchies, tel un fauve prêt à bondir. En se rencontrant au milieu de l'arène, ils échangèrent une rapide et vigoureuse poignée de mains, et se séparèrent pour se retrouver aussitôt face à face par un saut simultané. Au contact saccadé de la main brûlante, robuste, callose de Reber, Arbouzov sentit la même assurance de vaincre que dans ses yeux en ville.

D'abord ils essayèrent de se saisir aux poignets, aux coudes, aux épaules, tout en se débattant aux étreintes de l'adversaire. Leurs mouvements étaient lents, doux, prudents, mesurés, comme ceux de deux grands chats qui commencent à jouer.

Les tempes appuyées l'une à l'autre, s'en-voyant leur chaude haleine à l'épaule, ils chancelaient constamment de place. Ils firent ainsi le tour de la piste. Profitant de sa haute taille, Arbouзов saisit la nuque de Reber et essaya de la courber; mais aussitôt la tête de l'Américain rentra dans les épaules, comme celle d'une tortue qui se cache, le cou devint dur comme de l'acier, les pieds largement écartés s'arc-boutèrent au sol. En même temps, Arbouзов sentit que Reber lui pétrissait les biceps, s'efforçant de les paralyser par la douleur.

Ils cheminaient ainsi dans l'arène, remuant à peine les pieds, sans relâcher leur étreinte, avec des mouvements lents, indécis. Tout à coup, Reber, empoignant des deux mains le bras de son adversaire, l'attira à lui. Surpris par cette attaque, Arbouзов fit deux pas en avant et se sentit au même instant ceinturé et soulevé de terre par deux bras vigoureux, qui se rejoignaient sur sa poitrine. Instinctivement, pour augmenter son poids, Arbouзов pencha le buste et, en prévision d'une attaque, écarta les bras et les jambes. Reber tenta à plusieurs reprises d'attirer à lui le dos de son adversaire; mais, voyant qu'il ne réussirait pas à soulever le lourd athlète, il l'obligea, d'une brusque secousse, à se mettre à quatre pattes, et s'agenouilla lui-même à côté, cramponné à son cou et à son dos.

Un moment, Reber parut réfléchir et prendre

ses mesures. Puis, d'un mouvement adroit il passa un bras par derrière sous l'aisselle d'Arbouзов, lui saisit le cou de sa paume dure et se mit à le courber tandis que son autre bras, entourant par en bas le ventre d'Arbouзов, s'efforçait de lui retourner le corps sur son axe. Arbouзов résistait, le cou tendu, en écartant les bras et les jambes et en se penchant vers la terre. Les lutteurs restaient en place, comme figés dans leur position, et l'on aurait pu croire qu'ils s'annusaient ou se reposaient, si l'on n'avait pas vu leurs visages et leurs cous s'injecter peu à peu de sang, et leurs muscles tendus saillir toujours davantage sous le tricot. Leur respiration était haletante; on percevait aux premiers rangs du parterre l'odeur âcre de leur sueur.

Soudain, l'angoisse physique bien connue d'Arbouзов lui poignit le cœur, lui envahit la poitrine, l'étreignit convulsivement à la gorge. Aussitôt tout lui devint fastidieux, indifférent; les sons des cuivres, le chant plaintif des lattes, le cirque, Reber, et la lutte elle-même. Une longue habitude l'obligeait encore à résister; mais il entendait déjà dans l'haleine saccadée de l'Américain, qui lui soufflait sur la nuque, des sons rauques, pareils aux grognements d'un fauve triomphant; et déjà un de ses bras, détaché du sol cherchait vainement en l'air un point d'appui. Puis, son corps entier perdit l'équilibre et, le dos brusquement collé à la bâche

froide, il vit penché sur lui le visage rouge, suant de Reber, la moustache ébouriffée, montrant les dents, le regard enflammé d'une fureur démente...

S'étant remis sur pied, Arbouзов, comme à travers un brouillard, aperçut Reber qui faisait de tous côtés des signes de tête au public : les spectateurs, soudain levés, criaient comme des forcenés, se démenaient, agitaient leurs mouchoirs. Mais tout cela lui parut un songe absurde et bien futile, en comparaison de l'angoisse qui lui déchirait la poitrine. Il regagna sa loge en titubant. La vue des costumes entassés lui rappela quelque chose de confus, à quoi il pensait récemment; il se laissa tomber sur eux, en se tenant le cœur à deux mains et en aspirant l'air par la bouche ouverte.

Soudain la nausée, la faiblesse, la suffocation l'envahirent. Tout, à ses yeux, devint vert, s'assombrît, s'abîma dans un gouffre noir. Un cri distinct : *Boo-me-rang* retentit dans son cerveau, en rendant un son aigu comme une corde fine qui se brise. Puis tout disparut : pensée, conscience, douleur, angoisse. Et cela fut aussi simple, aussi prompt que si quelqu'un eût soufflé sur une bougie brûlant dans une chambre obscure.

FIN